

REVUE

Sur quelques coutumes et légendes indigènes concernant la lactation

par M.-G. CURASSON

1° PLANTES GALACTAGOGUES

QUAND on recherche, parmi les plantes que les éleveurs d'Afrique considèrent comme galactagogues, celles qui ont le plus de faveur, on rencontre presque toujours des plantes à latex; parmi elles, les *Ficus* (Moracées) ont la préférence de bien des tribus, et leur action bénéfique s'étendrait à la fécondité. Ainsi, le *Ficus capensis* est donné (feuilles et fruits) par les Peuls aux vaches, mêlé souvent aux tubercules de *Trochomeria* à la fois pour accroître la fertilité et augmenter la lactation.

En Guinée, *Ficus maclaudi*, le « folé guigné » (commencement du lait) des Soussous est donné à toutes les femelles laitières. Les qualités galactagogues seraient réelles (Schunk de Godfiem, 1935), ce qui reste à démontrer. Les Bambaras donnent à la mère à la naissance du veau, le fruit d'un figuier dénommé *aourou*.

Les *Asclépiadacées*, autres plantes à latex, sont aussi utilisées. *Glossonemia nubicum* est utilisé par les Peuls, mais seulement chez les femmes. En Afrique Orientale, certaines tribus ont recours à *Sarcostemma viminale* (qu'on retrouve en Afrique Occidentale), aussi bien pour les vaches que pour les femmes. Les Peuls attribuent une grande valeur au suc de *Colotropis procera*, ainsi qu'aux graines; ils l'utilisent non seulement chez les vaches dont le lait diminue, mais aussi pour faire cailler le lait. Ils utilisent aussi, ainsi que les Bambaras, le latex de *Pergularia tomentosa* (toxique, comme celui de *Calotropis procera*).

Les mêmes qualités galactogènes sont attribuées au suc de certaines Euphorbes; les pasteurs Peuls font macérer dans l'eau de boisson les feuilles d'*E. balsamifera*, *E. hirta*, *E. polycnemoides*, *E. convolvuloides*. Le suc du papayer a la même réputation.

Lactuca taraxacifolia, composée également lactescente, est prisee au Niger, en Nigeria; on la distribue aux vaches; elle est aussi donnée aux brebis, aux chèvres, pour favoriser les naissances multiples.

Plus rares sont les plantes sans latex qu'on emploie

comme galactagogues; encore les mêle-t-on la plupart du temps à des espèces à latex; c'est le cas pour *Trochomeria dalzielii*, cucurbitacée dont le tubercule est mêlé aux feuilles de *Ficus capensis*, en Nigeria du Nord, pour augmenter la fertilité des vaches et la production laitière. De même, au suc laiteux de *Pergularia tomentosa*, les Peuls mêlent une vigne sauvage, *Cissus populnea*, plante très riche en mucilage. En Guinée, au Sénégal, on utilise de même les feuilles ou les racines de *Cissus quadrangularis*.

Parmi les rares plantes sans latex utilisées seules, citons : *Guiera senegalensis* (Combrétacées), *Scoparia dulcis* (Scrofulariacées), *Salvadora persica*.

Il est intéressant de rapprocher ces propriétés galactogènes attribuées aux plantes à latex et particulièrement aux figuiers, d'autres croyances indigènes répandues de l'Inde à l'Afrique au sujet de ces végétaux, croyances relatées par le Docteur J. Boulnois (1945). Par toute l'Afrique, la vénération pour l'arbre à latex occupe une place importante dans la mystique des Nègres. Chez certaines tribus Bantous, un grand figuier est le siège de tous les ancêtres; chez d'autres Bantous, du nord du lac Tanganyika, un figuier sacré est entouré à sa base d'un cercle de deux ou trois mètres de diamètre qui constituent l'enceinte sacrée. Partout, en Afrique noire les reliques des morts : ongles, cheveux, bijoux, sont placées au pied des arbres sacrés : figuier en général, ou euphorbe (Oubanghi-Chari). La sainteté des arbres à latex, surtout des figuiers et des euphorbes est évidente dans toute l'Afrique noire. Il s'agit surtout de *Ficus thonningii* et *F. rokko*.

Dans le Logone, les indigènes se refusent catégoriquement à brûler les branches, les émondes de figuier sauvage. Ils sont persuadés que s'ils utilisent un arbre à latex quelconque comme bois de chauffage, la lactation de leur femme serait arrêtée.

Chez les indigènes des environs de Pointe-Noire, on pense favoriser la lactation, chez une femme tarie, par l'absorption du latex de certains arbres. Chez les Kotokos du Bas Logone, qui vénèrent l'arbre à latex, on pense engendrer la lactation chez la vieille

femme, comme chez la jeune mère, de la façon suivante : on fait une incision au tronc d'un figuier sauvage, et on recueille le latex. Le marabout écrit sur une planche un verset du Coran, racle l'encre et jette la raclure dans le latex, que la femme boit. D'autre fois, on pèle une papaye verte, fruit à suc lactescent, on écrase la pulpe et la graine qu'on dilue dans un peu de lait, vieux d'un jour. Comme la papaye est d'importation récente, il y a là évidemment l'adaptation d'anciennes pratiques aux choses nouvelles.

Chez les Massai d'Afrique orientale, on retrouve associés le caractère sacro-saint du figuier et du lait lui-même; ces pasteurs nomades honorent les guerriers qui ont tué des ennemis en faisant verser sur eux par une jeune fille le contenu d'une gourde qui renferme du lait de vache où surnagent des herbes vertes; chez les Souk, le verbe « boire » est différent selon qu'il s'agit du lait ou d'un autre liquide, et une gourde ordinaire n'a pas le même nom que celle qui sert à la récolte du lait. Chez les Nandis, le lait est si sacré qu'on veille à ce qu'il ne se mélange pas à la viande : quand on a mangé du lait on ne peut boire du lait que douze heures après.

Chez les Kikuyu, le figuier sacré, le « *mugumu* » est un « enfant de Dieu », auquel les femmes demandent une descendance et les hommes la richesse, l'herbe nouvelle au pâturage. Les feuilles assurent la fécondité aux deux sexes, et au bétail; les femmes s'enduisent du latex pour assurer la conception.

Dans les régions montagneuses de Melfi (Tchad) le figuier est particulièrement vénéré. C'est avec une feuille entre les deux mains qu'on sollicite l'influence de la « *margai* », divinité qui préside à la fertilité et à la fécondité.

L'arbre à latex est donc lié, en Afrique (comme dans l'Inde dravidienne) à l'universelle mystique de la fécondité, ainsi que le serpent et la pierre. La sorcellerie, pour J. Boulnois, vise à capter ou à usurper le psychisme de la plante par des procédés de magie noire ou naturelle, imitative (par exemple les femmes Kotoko pour avoir du lait). Dans ce dernier cas, la femme Kotoko s'adresse directement à l'arbre ou à sa propriété laticifère, supposée galactogène.

2° LES VACHES

QUI « RETIENNENT » LEUR LAIT

Il faudrait à la vérité dire : les femelles qui « retiennent » leur lait, car le phénomène est commun à la vache, à la brebis, à la jument, à la chamelle. C'est surtout chez les races rustiques, primitives, qui n'ont pas subi l'effet de la gymnastique fonctionnelle,

qu'on rencontre des vaches qui paraissent ne pas vouloir donner leur lait; elles le « retiennent » suivant l'expression courante.

Quel est le mécanisme de cette « rétention » ? Ce n'est pas par une contraction volontaire des sphincters des trayons qu'elles closent l'orifice d'écoulement, car ces sphincters sont à fibres lisses, soustraits à l'action de la volonté. C'est avec Furstemberg qu'on admet que cette rétention est le résultat de la contraction volontaire des muscles abdominaux, de la tension du diaphragme et d'une interruption des mouvements respiratoires. Cela a pour résultat d'amener obstacle au retour du sang par les veines abdominales, d'où stase dans la mamelle, engorgement des vaisseaux, des trayons, turgescence qui empêche le lait de s'échapper au dehors. Mais sans doute, y-a-t-il un autre mécanisme et l'excitation du vagin se transmet-elle à la mamelle, reliée par synergie physiologique aux autres organes sexuels; en effet pendant que l'indigène souffle dans le vagin de la bête, celle-ci, presque toujours urine et l'indigène cesse alors de souffler. On sait aussi que la succion sur les seins de la femme entraîne la sécrétion des glandes vaginales et parfois le plaisir sensuel.

Les remèdes utilisés pour remédier à cet état de choses sont nombreux, et c'est chez les éleveurs primitifs que nous les trouvons, ce qui s'explique par les qualités laitières médiocres de races n'ayant guère subi l'action de la gymnastique fonctionnelle.

Nous en trouvons déjà trace dans le livre IV (§ 2) de l'*Histoire* d'Hérodote. Ce dernier nous apprend que les Scythes, ces peuplades du Sud-Est de la Russie ancienne, qui vivaient du lait de leurs juments, introduisaient au moment de la traite, une canule d'os, ou une canule de roseau dont ils faisaient leurs flûtes, dans la vulve de la femelle; un esclave soufflait dans cette canule pendant qu'un autre effectuait la traite. Le procédé était aussi appliqué à la vache, puisqu'une frise, de provenance chaldéenne, représente de petits bonshommes pratiquant la même opération sur une vache.

Cette coutume des Scythes s'est transmise à leurs descendants, puisqu'elle est encore pratiquée de nos jours par les Tartares de Kazan et de la Bielaia, les Bachkirs de l'Oural, les Kirghiz et les Kalmouks des steppes de la Caspienne, toutes peuplades qui vivent du lait de leurs juments.

Cette coutume de souffler dans le vagin de la vache est parfois remplacée par l'introduction du bras plus ou moins profondément, ou encore d'un bâton, d'un bouchon de paille. On rencontre l'un ou l'autre procédé en Asie comme en Afrique. Niebuhr, dans sa « description de l'Arabie » (1779) écrit « J'entendis et vis moi-même à Bafra que lorsqu'un Arabe trait la femelle du buffle, un autre lui fourre la main et le bras jusqu'au coude dans la « vulva »

parce qu'on croit savoir par expérience que, cha-touillée de la sorte, elle donne plus de lait. Les Hindous éleveurs, de leur côté, excitent le vagin au moyen d'un bâton ou d'un bouchon de paille qu'ils introduisent avant la traite, et dont ils irritent longuement les parois.

Cette habitude de souffler dans le vagin ou d'y introduire une « poupée de veau » est considérée par Baumann (*Die Kulturen Afrikas*, 1440) comme un élément appartenant à la culture hamitique orientale des éleveurs de gros bétail.

C'est aux Hamites que les Hottentots, qui la pratiquent aussi, l'auraient empruntée; on la trouve aussi chez les peuplades nomades de l'Ouest africain, du Tchad. C'est ainsi que les bergers peuls du Soudan soufflent directement dans la vulve, comme ceux du Tchad. J. Boulnois (1945) qui a observé le fait à Fort-Lamy, dit avoir vu au cours de cette pratique les veines mammaires se gonfler. L'excitation par la voie vaginale était encore pratiquée, il n'y a pas très longtemps dans certaines régions de l'Italie, la main étant introduite dans le vagin et y exerçant une titillation.

Souvent, la vache se refuse à livrer son lait, ou se défend contre la traite, si son petit n'est pas présent; le même fait s'observe chez les juments des Khirgises, chez les chamelles des peuplades africaines.

La plupart des éleveurs indigènes, dans ce cas, usent du stratagème qui consiste à placer près de la mère un veau plus ou moins grossièrement empaillé, ou plus simplement encore un morceau de peau de veau tendue sur un cadre, que la vache se met à lécher. Cet usage se rencontre aussi bien chez les nomades de l'Afrique occidentale et de l'Afrique orientale que dans l'Inde. Une pratique plus rare consiste à promener énergiquement un bâton sur le dos et les lombes, ce qui oblige la bête à ployer son rachis à s'enseller, ce qui l'empêche de contracter les muscles abdominaux et de tendre le diaphragme.

Chez la chamelle qui se refuse à donner son lait, on use de moyens voisins. Ainsi, chez les Touareg, quand une jeune chamelle ou plus rarement une vieille chamelle qui a déjà produit ne veut pas laisser têter après la mise-bas, on lui place dans le vagin un rouet rempli de crottes de mouton ou de chameau, ou encore on lui comprime les naseaux avec une corde. On utilise aussi le chamelon empaillé; il est enfin des chamelles qui ne livrent leur lait que si on leur place un bandeau sur les yeux.

Des observations anatomiques et physiologiques récentes permettent d'expliquer comment la vache

« donne » son lait au lieu de le « retenir ». On sait que, au moment de la traite, la majeure partie du lait est dans les alvéoles et les canicules. Or, il existe sous l'épithélium sécrétoire des alvéoles et dans les espaces interlobulaires des cellules ayant l'apparence de fibres musculaires lisses; on les retrouve dans la paroi des canaux, sans pour cela qu'elles forment un sphincter qui pourrait par contraction, arrêter le flux du lait (Ziegler, Turner 1941). Ces fibres cependant, peuvent se contracter sous l'action d'une hormone, l'oxytocine que sécrète la pituitaire sous l'action que provoque l'excitation des nerfs cutanés du trayon ou de la mamelle. Le lait est alors chassé des alvéoles et des canalicules.

3° NOMBRE DE TRAYONS

Dans les récits peuls sur l'origine des bovins de l'Afrique occidentale, il est presque toujours signalé que les vaches qui ont été offertes par le génie de la brousse à l'ancêtre des Peuls avaient six trayons, quatre devant fournir aux humains une boisson recommandée par la loi des ancêtres, les deux autres destinées à l'alimentation des jeunes. Mais, les pasteurs n'ayant pas eu la sagesse de suivre ces prescriptions, il ne subsiste plus que quatre trayons aujourd'hui. Quelquefois les deux autres apparaissent, mais ils sont rudimentaires et ne sont là que pour montrer que les hommes ont failli.

4° ADAGE DU NIGER

Combien y a-t-il d'éléments dans le lait ? Il y en a neuf.

Trois qui sont agréables et curatifs (Tati belde taurage) :

- le lait tiré chaud et bu de suite;
- le lait caillé battu à demi (avec le beurre mélangé);
- le beurre.

Trois qui sont agréables mais non curatifs (Tati belde de taurata) :

- le lait frais mais refroidi;
- le lait caillé battu dont le beurre est parti;
- le beurre fondu et abandonné.

Trois qui ne sont ni agréables ni curatifs (Tati de bela de taure) :

- le lait coupé (séparé en liquide et solide);
- le lait caillé non battu;
- le lait aigre.